

L'INTUITION FONDATRICE

En 1977, Marie-Charlotte Douet a consulté les archives du diocèse de Moutiers concernant la période de la jeunesse de Marie Galliod. Elle nous redit comment l'intuition fondatrice est née dans le contexte d'une Eglise tourmentée et d'une société en évolution.

AU SERVICE DU SACERDOCE EN PLEINE SÉCULARISATION

C'est à Aime, petite ville de Tarentaise que naît Marie-Magdeleine Galliod, le 1er octobre 1886. Elle est baptisée le jour même. Dans l'intimité, on l'appellera du simple nom de Marie.

Son grand-père paternel, François Galliod, était notaire. Son père, Louis, se destinait à un poste de fonctionnaire. Il sort second de ses examens, mais à cette époque, c'est une mauvaise note d'être chrétien et fidèle aux pratiques religieuses. Un adversaire franc-maçon, usant de son influence, le fait désigner pour la Bretagne. En raison de sa foi et de son attachement au pays natal, il renonce à faire carrière dans l'administration.

Sa mère, née Victoire Roux-Vollon, à St Jean de Belleville,

s'acquitte avec courage et discrétion de sa tâche dans l'exploitation familiale.

Au foyer vit également Caroline Galliod, sœur célibataire de Louis. Elevée à la Visitation de Chambéry, elle transmet à sa nièce l'esprit de St François de Sales, la dévotion au Sacré-Cœur et une vénération envers Claude La Colombière.

La détresse des prêtres

L'hospitalité est une des caractéristiques de ce foyer. Louis Galliod aime inviter à sa table les nombreux prêtres de la famille, ses anciens maîtres et ses disciples du collège de Moutiers. Marie écoute mais ne prend part à la conversation que lorsqu'elle est

interpellée. Elle découvre la détresse de certains prêtres, les difficultés vécues par tous au sein d'une société éclatée et pluraliste : l'Eglise essayant de soustraire la société à l'emprise des idées républicaines ; la 3^e République essayant, elle, de soustraire la France aux directives de l'Eglise. En Marie germe et se fortifie le désir d'aider les prêtres.

Marie Galliod fréquente l'école tenue par les religieuses de St Joseph. Sa famille complète et individualise l'enseignement scolaire. Son père et sa tante l'aident à s'ouvrir largement

aux grands courants d'idées de l'époque.

Attirée très jeune par le Mouvement Noëliste, Marie Galliod s'y inscrit sous le pseudonyme de « Fleur des glaciers ». En 1901, elle s'était rendue à Lourdes avec sa tante voir le père Allez. Le retour se fait par Paray-le-Monial. Lors de ce premier contact, Marie

entend un sermon qui la bouleverse et entraîne de sa part un don d'elle-même au Seigneur, renouvelé et plus approfondi. Tous ses engagements seront fortement soutenus par le Mouvement du Noël qui marque aussi son orientation spirituelle.

Noël-Bethléem

C'est le mouvement du « Noël » qui a préparé Marie Galliod à la vie religieuse apostolique. Ce mouvement fondé à la fin du XIX^e siècle par le père Claude Allez, assomptionniste était destiné aux jeunes.

Le journal « Noël » dont le premier numéro parut en mars 1895, finit par toucher essentiellement les jeunes filles. Marie Galliod, très influencée par la spiritualité du « Noël » va donner le nom de « Bethléem » à la première demeure des Auxiliaires, ouverte en 1923, rue de la Paix à Paray-le-Monial. Depuis « Bethléem » est le nom de la maison mère.

Curieusement, c'est par une nuit de Noël, celle de 1911, que Marie Galliod reçoit l'intuition d'une fondation : établir une œuvre pour aider les prêtres.

neut les remplacer. Après son brevet, Marie devait aller à la ville continuer ses études. Mais le montant de sa pension est finalement réservé aux honoraires d'une institutrice, le budget municipal ayant fait défaut. De 1907 à 1910, Marie enseigne comme adjointe à la directrice de l'école.

L'accueil des enfants

Lorsque la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat est votée en 1905, les sœurs de St Joseph sont contraintes d'abandonner leur école. Des sœurs de la Providence de Corenc, sous habit séculier, vien-

Politiquement intégrée à la France, la Tarentaise connaît une espèce de révolution économique permanente. Moutiers est atteint par la voie ferrée en 1893. Le chemin de fer est inauguré à Aime le 14 juillet 1914, ce qui permet l'implantation de complexes industriels dans la Haute Vallée de l'Isère. Dans ce pays où l'agriculture a toujours été précaire, beaucoup d'hommes, et même des enfants, émigrent souvent très loin de leur terre natale.

Caroline Galliod crée dans sa chambre une garderie d'enfants pour permettre aux mamans d'aller travailler. Marie y collabore, puis l'assumera seule lorsque sa tante est atteinte par une paralysie.

En elle a grandi le désir de se dévouer activement pour les prêtres. Elle porte surtout le secret du « désir divin caché en son âme » depuis Noël 1911. Son intuition se précise. Elle désire s'immoler

pour le Sacerdoce, donner des auxiliaires au clergé séculier, au milieu du monde, dans la prière, le sacrifice, le dévouement, la réparation, l'action discrète et intelligente.

Pendant la guerre de 1914-1918, Marie cherche à soulager la grande misère et

faire « quelque bien grâce à Dieu ». Elle organise à Aime un ouvroir où 20 à 25 dames et jeunes filles travaillent pour confectionner des vêtements chauds et des colis alimentaires, d'abord réservés aux prêtres soldats du canton mais finalement pour les combattants et prisonniers nécessiteux.

Elle s'adresse aux hommes politiques pour avoir des subsides. Cer-

tains joignent un mot à leur mandat et acceptent la promesse que Marie leur fait de prier pour eux. « Vous pouvez continuer de prier pour moi », lui écrira Raymond Poincaré.

L'INTUITION FONDATRICE



Marie Galliod - 1906.

Encouragée par l'évêché, mais contredite violemment par le curé de sa paroisse, Marie écrit au Saint Père, Benoît XV. Il lui fait répondre de continuer l'œuvre et lui promet le ciel à la fin de ses jours en retour des services rendus au Sacerdoce souffrant.

Les premières compagnes

Elle pense sérieusement à une vie religieuse et le père Allez l'encourage à prendre une décision. Mais les obstacles sont nombreux, non seulement la santé de son père et de sa tante, mais de plus aucun des instituts qu'elle rencontre ne lui semble correspondre à son projet : l'Œuvre dont elle a l'intuition en faveur des prêtres n'existe pas encore. L'appel se faisant plus pressant et le secret plus lourd à porter, elle se confie à son cousin Victor Dunand, curé du Planay, en Tarentaise.

En juin 1921, pendant le Congrès Eucharistique de Paray-le-Monial, elle prend la résolution de révéler son secret. Ce qu'elle fait dès son retour. Elle s'adresse alors à l'abbé Paravy, directeur des œuvres du diocèse de Chambéry, où elle est installée depuis 1919 avec sa mère. A Noël 1921, elle reçoit l'autorisation de réunir, pour des entretiens spirituels, ses premières compagnes.

Après un long cheminement de préparation, les événements se précipitent. Dieu conduit tout, mais Lui seul sait comment va se dérouler l'enchaînement de son dessein.

En 1922, à Bourg-en-Bresse, au cours d'une retraite prêchée par Monsieur l'abbé Thellier de Poncheville, Marie lui parle de son projet. Il sera l'intermédiaire entre elle et Monseigneur Chassagnon, évêque d'Autun qui veut bien la recevoir dans son diocèse, préféré à d'autres parce que lieu des apparitions du Sacré-Cœur.

En 1923, Mgr Chassagnon, de passage à Rome, parle du projet de fondation à l'audience du Saint Père et explique l'œuvre en quelques mots. Le Pape paraît heureux de ce projet et, par un grand geste, bénit l'essai qui va être tenté.

Trois ans plus tard, en 1926, sous le nom de Petites Auxiliaires du Clergé, Mgr Chassagnon procède à l'érection d'une nouvelle Congrégation, en présence de douze Petites Auxiliaires. Ainsi s'officialise dans l'Eglise l'Œuvre de Marie Galliod. Conçue dans une société en plein bouleversement, la force de son intuition demeure dans le contexte tourmenté d'aujourd'hui.

Marie Charlotte Douet